

douce de la consolation, et tout ce peuple vécut de la charité lyonnaise depuis le 19 mai, nous rapportent les chroniques, jusqu'au 9 juillet où les travaux de la moisson le rappelèrent chez lui. Au moment de son départ, les administrateurs de l'œuvre chargés de les nourrir réglèrent les comptes de leur gestion et trouvèrent encore dans leur caisse deux cent quatre vingt livres. Pour ne pas détourner cette petite somme de l'intention des bienfaiteurs, ils la consacrèrent à la nourriture des pauvres. Deux cent quatre vingt livres, c'était peu de chose, mais la générosité chrétienne y ajouta de nouvelles offrandes (1), et la fortune des pauvres, au lieu de disparaître, s'accrut si fort que moins d'un siècle plus tard, en 1613, sous l'épiscopat du cardinal de Marquemont, l'OEuvre de la Charité et de l'Aumône générale de la ville de Lyon put faire construire l'hospice et l'église que nous admirons aujourd'hui.

Je n'ai rien à apprendre aux habitants de Lyon sur l'antiquité de l'Hôtel-Dieu, son importance, sa fortune et l'honorabilité de ses administrateurs. Tout le monde sait que cette antique fondation du roi Childebert et de la reine Ultrogothe, prodigieusement augmentée durant douze siècles par les libéralités des simples citoyens comme par celle des grands seigneurs et des rois, constitue un des premiers établissements charitables du monde. Avant 1789, l'Hôtel-Dieu, à part les améliorations, filles de la science et du progrès général, était ce qu'il est aujourd'hui. La considération de ses administrateurs ou recteurs était si grande qu'on ne pouvait guère être nommé échevin sans avoir été recteur de l'hôpital. Les hommes les plus haut placés de la ville, comtes de Lyon, anciens échevins, magistrats, gentilshommes regardaient

(1) Parmi les offrandes particulières, l'histoire doit mentionner spécialement celle de Jean Ciéberg, qui donna soixante-dix mille livres, somme équivalente alors à une fortune considérable.